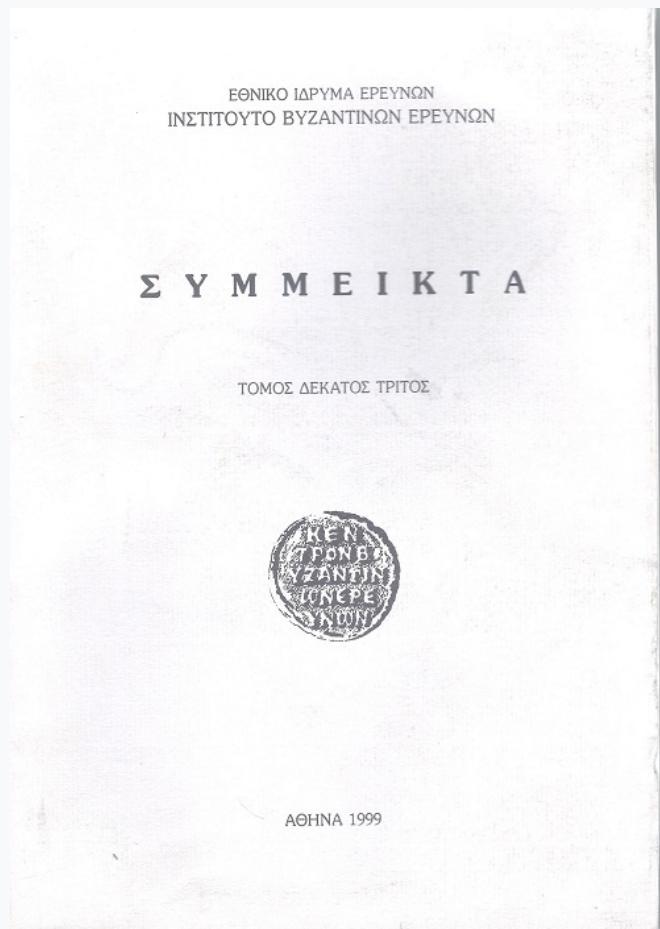


Byzantina Symmeikta

Vol 13 (1999)

SYMMEIKTA 13



L'«unilinguisme» officiel de Constantinople byzantine (VIIe-XIIe s.)

Nikos OIKONOMIDES

doi: [10.12681/byzsym.857](https://doi.org/10.12681/byzsym.857)

Copyright © 2014, Nikos OIKONOMIDES



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

To cite this article:

OIKONOMIDES, N. (1999). L'«unilinguisme» officiel de Constantinople byzantine (VIIe-XIIe s.). *Byzantina Symmeikta*, 13, 9–22. <https://doi.org/10.12681/byzsym.857>

NICOLAS OIKONOMIDÈS

L'«UNILINGUISME» OFFICIEL DE CONSTANTINOPLE BYZANTINE
(VIIe-XIIe s.)

Le présent article ne se veut pas une étude exhaustive des langues utilisées par les Byzantins. La question a déjà été traitée plusieurs fois dans des articles mais jamais dans le livre qu'elle mériterait¹. Mon but est d'y apporter une petite contribution en évoquant quelques idées et quelques sources souvent ignorées par les spécialistes de la question². Je voudrais notamment souligner à quel point la ville de Constantinople et l'administration impériale ont été le lieu d'un melting-pot linguistique.

Byzance fut un état multilingue de fait, comme tout empire, mais unilingue de droit. Et cet unilinguisme devenait de plus en plus prononcé à mesure que l'on approchait de la capitale, Constantinople, et de la gestion du pouvoir. Il n'en fut pas ainsi dès le début. Dans le sillage de la glorieuse tradition romaine et du fait de la réalité des provinces orientales, la capitale fut transférée à Constantinople avec l'espoir qu'elle serait une ville —et le centre d'un État— fonctionnellement bilingue, latine et grecque³. Ce rêve de bilinguisme se manifesta à plusieurs reprises pendant les premiers siècles, par exemple lors de la réorganisation de l'enseignement supé-

1. La bibliographie est vaste. Comme point de départ on utilisera *The Oxford Dictionary of Byzantium* (1991), II, 1175-1177; G. DAGRON, Formes et fonctions du pluralisme linguistique à Byzance (IXe-XIIe siècles), *TM* 12, 1994, 219-240; plusieurs contributions, concernant la langue en tant qu'instrument de communication publiés dans N. MOSCHONAS (éd.), *H Επικοινωνία στο Buzávio. Actes du 2e Symposium International de KBE/EIE*, Athènes 1993, 79-113 (particulièrement G. DAGRON, Communication et stratégies linguistiques, 81-92, et Χρύσα ΜΑΛΤΕΖΟΥ, *Diversitas linguae*, 93-102).

2. Une version plus courte de ce qui suit fut présentée à un colloque tenu à l'Université de Montréal (29 avril-1er mai 1986) sur «Le pluralisme linguistique dans la société médiévale».

3. Voir les travaux récents et fondamentaux de Br. ROCHE, *Le latin dans le monde grec. Recherches sur la diffusion de la langue et des lettres latines dans les provinces hellénophones de l'empire*

rieur à Constantinople par Théodose II (425) ou dans l'œuvre législative de Justinien. Mais, par la suite, les individus connaissant le latin se firent de plus en plus rares à Constantinople. Si l'empereur Romain III Argyros au XIe siècle s'enorgueillissait de connaître le latin⁴, c'est que, juriste, il l'avait appris (et dans quelle mesure?) avant de monter sur le trône. De ce fait, il s'intéressait aux textes de droit romain, et non point à la culture latine elle-même. Mais Michel Psellos, «l'esprit le plus cultivé et la tête la plus lucide de son temps», ne faisait point de complexes par rapport à cette langue. Byzance, hautaine, s'enfermait de plus en plus en elle-même, mûe par un manifeste complexe de supériorité: supériorité politique et religieuse mais, surtout, supériorité morale et intellectuelle. Cette attitude contrastait nettement avec celle de certains Européens d'Occident qui, bien qu'ignorant le grec eux-mêmes, se donnaient toutes les peines du monde pour le traduire: je pense à l'histoire presque émouvante du manuscrit contenant les œuvres du Pseudo-Denys l'Aréopagite que des ambassadeurs byzantins apportèrent à Compiègne en 827, et qui fut déposé à l'abbaye Saint-Denis le 8 octobre de cette même année. Non seulement on attribua à ce manuscrit dix-neuf guérisons miraculeuses en une seule nuit, mais encore l'abbé de Saint-Denis s'empessa d'en faire faire une traduction, malgré les difficultés majeures que cette entreprise présentait⁵.

Quand le latin disparut-il de l'empire byzantin? La réponse simple à cette question serait «jamais», puisqu'il y eut toujours des individus qui, juristes ou militaires⁶ ou bien travaillant aux relations extérieures ou à la chancellerie impériale, maîtrisaient cette langue au passé glorieux: c'étaient là des spécialistes en nombre limité. Déjà dans la première moitié du VIe siècle, Justinien Ier affirmait qu'il n'avait pas fait rédiger ses Novelles dans sa «langue ancestrale», c'est-à-dire le latin, et qu'il avait préféré la langue «commune des Grecs» afin que la loi soit compréhensible par tous, c'est-à-dire «le peuple»⁷. Déjà à cette époque donc, le latin était à Constantinople et dans le reste de l'Orient, en voie de disparition. A partir du VIIe siècle, il n'est plus mentionné dans les textes législatifs. Mais tel n'était pas nécessairement

roman, Bruxelles 1997; Id., Des pèlerins latins en Terre Sainte. Rencontre de langues et de cultures, *Byzantion* 66, 1996, 363-372.

4. MICHEL PSELLOS, *Chronographie*, éd. E. RENAULT, I, Paris 1926, 32-33.

5. P. LEMERLE, *Le premier humanisme byzantin*, Paris 1971, 13-16.

6. Voir à ce sujet T. KOLIAS, Tradition und Erneuerung im frühbyzantinischen Reich am Beispiel der militärischen Sprache und Terminologie, dans F. VALLET-M. KAZANSKI (éds.), *Actes du Colloque international «L'armée romaine et les barbares du 3e au 7e s.»*, Paris 1993, 39-44.

7. JUSTINIEN, *Novelle* 7, ch. 1, 32-35 et *Novelle* 66, ch. 1, 2-3.

le cas de tout l'Empire, dont certaines parties abritaient des populations latinophones. Il y a d'abord le cas particulier de l'Italie byzantine. Aux VIIe et VIIIe siècles, dans l'exarchat de Ravenne, on écrivait les signatures en latin mais avec des lettres grecques —écriture considérée comme noble à l'époque⁸; on trouve aussi de nombreux sceaux de plomb, bilingues, grec-latin, qui indiquent l'importance du latin pour l'administration⁹. On rencontre des phénomènes analogues en Italie méridionale, elle aussi fortement «latinisée», surtout en Apulie où fut créé le katépanat au Xe siècle: je pense aux documents conservés aux archives de Bari, rédigés en latin et signés par des témoins latinophones ou Grecs ou même par des Arméniens, sans doute transplantés en Italie par l'État, qui signent tantôt en grec, tantôt en latin¹⁰. Mais il y avait aussi des latinophones dans les Balkans; ils semblent être attestés dans la région de Thessalonique jusqu'à la fin du VIIe siècle, donc dans une région dont l'Église était encore à cette date rattachée à Rome. Le texte qui nous fournit ces renseignements nous apprend aussi que les Thessaloniciens de l'époque avaient conscience de la possibilité de pluralismes linguistiques qui allaient bien au-delà du bilinguisme traditionnel dans l'Empire. Pour mieux nous expliquer, il faut nous tourner vers les textes.

Il s'agit des collections de miracles de saint Démétrius, devenues célèbres à cause des importantes informations qu'elles fournissent sur les attaques des Slaves contre la ville du saint, Thessalonique¹¹. Dans le premier recueil de ces miracles, écrit par l'archevêque Jean au début du VIIe siècle, il est question d'un soldat démoniaque qui, une fois guéri par le saint, commence à poser des questions inattendues «en langue romaine». De quelle langue s'agit-il ici? Etant donné que l'auteur, écrivant en grec pour un public grec, s'est donné la peine de préciser la langue dans laquelle les questions ont été posées, on peut déduire qu'il s'agissait du latin, «langue

8. *La paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977 (Colloques internationaux du CNRS 559), 525–528.

9. N. OIKONOMIDÈS, L'épigraphie des bulles de plomb byzantines, dans G. CAVALLO – C. MANGO (éds.), *Epigrafia medievale greca e latina. Ideologia e funzione*, Spoleto 1995, 157–162. Voir aussi, N. OIKONOMIDES, Administrative Language and its Public Deployment, dans E. CHRYSOS – I. WOOD (éds.), *East and West: Modes of Communication. Proceedings of the First Plenary Conference at Merida*, Leiden 1999, 47–59.

10. Nombreux exemples dans la collection *Codice Diplomatico Barese*, en particulier vol. 4.

11. P. LEMERLE, *Les plus anciens recueils des miracles de saint Démétrius*, I-II, Paris 1979, 1981. Les textes qui nous intéressent se trouvent au volume I, 86 et 229; pour leur datation voir le volume II, surtout 161. Pour la signification du terme romain=«latin», voir les remarques de Máphtha ΓΡΗΓΟΡΙΟΥ-ΙΩΑΝΝΙΔΟΥ, *Buzantinaká* 3, 1983, 85–90.

romaine» par excellence jusqu'au Xe siècle. Par conséquent, dans l'armée de Thessalonique au tout début du VIIe siècle, le latin était encore une langue qui pouvait être parlée et comprise, mais dont l'usage était déjà perçu comme sortant de l'ordinaire.

Dans la même collection hagiographique, un texte qui semble avoir été rédigé dans le dernier quart du VIIe siècle (entre 678 et 685), mentionne un archonte bulgare fort exceptionnel et rusé, qui parlait quatre langues, le grec («notre langue»), le latin («la langue des Romains»), le slave et le bulgare; cet archonte était considéré comme un homme capable de s'infiltrer à Thessalonique pour préparer insidieusement la livraison de la ville à son chef. De ce texte, qui fait très clairement la distinction entre les diverses langues, y compris le slave et le (proto-)bulgare (d'origine turque) de l'époque, on peut déduire que le latin était encore connu dans l'ouest des Balkans, même chez des populations para-byzantines qui vivaient dans les campagnes, et était encore considéré comme utile pour quelqu'un voulant s'introduire à Thessalonique.

Entre temps, l'expansion de l'Islam vers le Nord et celle des Slaves, des Bulgares et des Lombards vers le Sud, avaient enlevé à l'Empire le gros des territoires dans lesquels le grec était langue minoritaire: je pense surtout aux populations sémitiques du Moyen-Orient et aux populations latinophones du nord des Balkans et de l'Italie. Une certaine unité linguistique, sur la base du grec, était en train de s'établir dans l'Empire, malgré la présence d'importantes minorités; une unité généralement reconnue par les Byzantins pour des raisons idéologiques plutôt que pour des raisons de formation linguistique, me semble-t-il: parler grec —ou quelque chose qui ressemblait au grec— était une façon d'affirmer sa participation à l'Empire, auquel on appartenait physiquement, et dont les habitants avaient un niveau de vie élevé; une prétendue unité linguistique fondée sur des ambitions individuelles, à un moment où l'enseignement n'était point assez généralisé pour contribuer à l'assimilation des masses. Cependant, cette somme d'ambitions individuelles a donné des résultats tout à fait remarquables dans l'assimilation des minorités ou des nouveaux venus.

Le résultat de cette attitude collective fut que le grec, plus ou moins bien parlé, devint une sorte de *lingua franca* à l'intérieur de l'Empire; il maintenait aussi son caractère international, même dans des régions où il n'était plus la langue officielle comme, par exemple, à l'intérieur du califat arabe et des autres États islamiques du Moyen Orient, notamment dans les États turcs qui apparaîtront à partir de 1071. Et, curieusement, la langue qui prévalait dans les rapports internationaux n'était pas le grec classique, mais plutôt le grec démotique, parlé. Ainsi, parmi d'autres

exemples, on citera le grand humaniste du Xe siècle, Arethas, métropolite de Césarée, qui écrivait dans le dialecte attique le plus recherché; lorsque, à l'instigation de l'empereur, il écrivit une lettre à l'émir de Damas, il utilisa une langue simple; une scholie marginale dans le manuscrit fournit l'explication: la lettre fut écrite en langue simple afin que les Sarrasins la comprennent¹². Cette attitude ne peut être expliquée que si l'on suppose que les traducteurs de l'émir venaient des populations grécophones ou bilingues subsistant encore en Syrie, qui ne connaissant que le grec démotique, étaient incapables de faire face aux rigueurs du dialecte attique. Cette attitude sera beaucoup plus accentuée après l'arrivée des Turcs au XIe siècle, qui conquirent des populations jusqu'alors activement hellénophones. Manifestation très frappante: certains souverains turcs de l'est de l'Asie Mineure ont frappé des monnaies uniquement grecques ou grecques et arabes. Nous trouvons aussi dans ces régions des sceaux grecs ou bilingues¹³. Le monde hellénistique survivait donc toujours en Méditerranée orientale, au point que les Turcs aux XIVe, XVe et XVIe siècles utilisaient le grec démotique dans leurs relations diplomatiques avec les pays latinophones, comme Venise ou même la France. Cela est avéré pour plusieurs émirats d'Asie Mineure, comme ceux d'Aydin, de Menteshe, et de Karaman; ce l'est également pour les émirs, puis les sultans ottomans, dont les traités originaux rédigés en grec populaire sont encore conservés aux archives de Venise. Maintenant, si des documents aussi officiels que les traités étaient rédigés en grec, on peut imaginer que la pratique était encore plus courante lorsqu'il s'agissait d'une correspondance extérieure d'un plus bas niveau, et même de documents d'espionnage, comme nous l'a rappelé la publication du dossier grec de Djem Sultan, de l'extrême fin du XVe siècle¹⁴.

Le grec reste donc tout le long du Moyen Âge la langue de la diplomatie en Méditerranée orientale. Il servait sans doute aussi, au début, de langue commune aux marins et aux commerçants. Mais cette position vraiment internationale et autrement plus vaste lui a vite été ravie avec le développement des marines

12. ARETHAE ARCHIEPISCOPI CAESARIENSIS, *Scripta Minora*, éd. L. G. WESTERINK, Leipzig 1968, vol. I, 233: ιδιωτικῶς ἐξεδόθη τῇ φράσει εἰς σύνεσιν τῶν Σαρακηνῶν.

13. J'ai eu l'occasion de publier des documents inédits de ce type et de les accompagner de la bibliographie pertinente dans: Les Danishmendides, entre Byzance, Bagdad et le sultanat d'Ikonium, *Revue Numismatique* 6/25, 1983, 189-207.

14. Cf. en dernier lieu Elizabeth A. ZACHARIADOU, *Trade and Crusade. Venetian Crete and the Emirates of Menteshe and Aydin (1300-1415)*, Venice 1983, 185-186 (avec bibliographie). Voir aussi J. LEFORT, *Documents grecs dans les archives de Topkapi Sarayi. Contribution à l'histoire de Cem Sultan*, Ankara 1981.

marchandes des républiques italiennes et la naissance d'une nouvelle langue internationale, la véritable *lingua franca* méditerranéenne, basée sur l'italien: le grec y a exercé une influence considérable, mais aucunement prépondérante¹⁵. Les affaires avaient peu à peu échappé au contrôle des Constantinopolitains. D'ailleurs, l'Empire déclinait. En 1204 les Vénitiens et les Français prenaient Constantinople et créaient des États permanents sur le territoire de ce qui avait été Byzance. À partir de ce moment, les ambitions collectives qui jusqu'alors favorisaient le grec, durent être rapidement et péniblement révisées.

Si nous retournons maintenant à la Byzance florissante des IXe-XIIe siècles, florissante et hautaine, et pas seulement du point de vue linguistique, de quelles informations significatives disposons-nous? Nous ne pouvons présenter que des exemples dispersés. Ces exemples nous permettent cependant de brosser un tableau d'ensemble.

En tout premier lieu, il faut dire deux mots des personnes qui ont traduit les œuvres littéraires ou scientifiques en grec. Ces traducteurs viennent, en règle générale, de la périphérie ou même d'au-delà des frontières de l'Empire. Je pense, par exemple, au roman de Barlaam et Ioasaph, version byzantine de ce best-seller du Moyen Âge que fut l'histoire de Bouddha. Il fut traduit en grec par le moine géorgien Euthyme d'Iviron (ca. 1000) ou, selon d'autres, par saint Jean Damascène, théologien réputé et ministre tout puissant du califat au VIIIe siècle ou bien encore, par l'inconnu Jean de Mar Saba. Je pense au savant Syméon Seth, magistre d'Antioche, qui traduisit de l'arabe des romans et des traités scientifiques. Je pense au roman arabe de Sindbad le marin, traduit en grec sous le nom de Syntipas à Mélitène à l'extrême fin du XIe siècle, dans la cour et à l'instigation d'un gouverneur semi-indépendant, de souche arménienne mais chalcédonien, le répressif Gabriel, dont les intérêts intellectuels n'avaient point modéré le désir d'enrichissement –il finira par se faire lyncher par ses propres sujets¹⁶. Si l'on se tourne vers les Balkans, l'exemple le plus significatif –et de loin le plus important tant par ses origines que par les résultats auxquels il a abouti– est celui des apôtres des Slaves, Constantin/Cyrille et Méthode, deux frères originaires de Thessalonique, fils d'un officier

15. Voir en dernier lieu P. BADENAS, *La lingua franca, moyen d'échange et de rencontre dans un milieu commun*, *BSI* 56, 1995 [Στέφανος, VI. Vavrinek], 493–505.

16. H.-G. BECK, *Geschichte der byzantinischen Volksliteratur*, Munich 1971, 35–40, 41–44, 45–48; H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner II*, Munich 1978, 308ss. Pour une mise à jour bibliographique, voir aussi les articles pertinents de l'*Oxford Dictionary of Byzantium*.

subalterne de l'administration provinciale¹⁷, qui ont évangélisé la Moravie et, ce faisant, ont inventé l'écriture slave et rédigé la première traduction de la Bible et de la liturgie en langue slave. Il y a eu de longues discussions à propos de leur origine nationale: étaient-ils Slaves ou Grecs? Je ne veux en aucune façon participer à cette discussion, qui me semble vainue et mal partie. Ce qui me paraît certain –et indiscutable– c'est que ces deux apôtres du christianisme connaissaient le grec et le slave dès leur enfance, car ils ont été élevés dans une région où les deux langues étaient présentes. Plus en Occident, on notera une publication récente mettant en valeur l'activité de traduction des Amalfitains¹⁸.

Les traducteurs viennent donc de la périphérie; ils ont appris la langue alternative au grec dès leur enfance, «dans la rue» pour ainsi dire. Les Byzantins éduqués ne sont point empressés d'apprendre les langues étrangères: ils se lancent plutôt –et ce dès le secondaire– vers l'apprentissage du grec attique, qui avait des exigences tout aussi strictes et jouissait à leurs yeux d'un prestige incommensurablement plus grand. Ce même grec attique est appris par les minorités ethniques désireuses de s'instruire.

Cette situation est très accentuée à Constantinople, métropole cosmopolite fréquentée par toutes sortes d'étrangers: Russes, Bulgares, Dalmates, Hongrois, Allemands, Espagnols, aussi bien qu'Italiens, Arabes, Petchénègues, Arméniens, Indiens ou Éthiopiens; toutes sortes de marchands venant de partout à tous les grands marchés de Byzance, comme cela est clairement attesté pour le XIIe siècle dans le *Timarion* qui décrit la grande foire de Saint-Démétrius à Thessalonique¹⁹. Nous connaissons des détails très minutieux et particulièrement intéressants à propos de certains d'entre eux. Je pense par exemple au texte du *De administrando imperio* (chapitre 9) de Constantin VII Porphyrogénète et aux traités russobyzantins de 911 et de 944, qui décrivent et réglementent le voyage annuel des marchands de Kiev à Constantinople²⁰. Ils ne soulèvent point la question de la langue; il est bien spécifié en revanche que ces marchands rudes et dangereux devront habiter en dehors des murs de la ville, dans un faubourg, et qu'ils ne seront autorisés à visiter le marché central que par groupes de cinquante, sans porter d'armes et ac-

17. Cf. I. SEVCENKO, On the Social Background of Cyril and Methodius, *Studia Palaeoslavica* 1971, 341–351.

18. W. BERSCHIN, I traduttori d'Amalfi nell'XI secolo, dans C. ALZATI (éd.), *Cristianità ed Europa. Miscellanea di Studi in onore di Luigi Prosdocimi*, I, 1994, 237–243.

19. PSEUDO-LUCIANO, *Timarione*, éd. R. ROMANO, Napoli 1974.

20. Irène SORLIN, Les traités de Byzance avec la Russie au Xe siècle, *Cahiers du monde russe et soviétique* 2, 1961, 313–360, 447–475.

compagnés d'un officier de l'empereur chargé de redresser toute éventuelle faute. Il est clair que les préoccupations de sécurité prennent —et que la question de la langue n'est pas sentie comme importante. La même assurance quant à la connaissance du grec apparaît dans les textes décrivant les marchands latins de Constantinople, habilités à ouvrir boutique et à vendre au détail. Théodore Prodrome nous a laissé une image vivante de la façon dont on pouvait, au XIIe siècle, envoyer quelqu'un faire ses courses chez les Vénitiens pour acheter, par exemple, un peu de fromage²¹.

La tendance à considérer l'apprentissage du grec comme une obligation pour toute personne venant travailler à Constantinople se manifeste même dans certains services de l'État, notamment dans la gestion des mercenaires étrangers, au moins jusqu'à une certaine époque. Il est connu que Byzance a toujours recruté de nombreux mercenaires à l'étranger. Mais ce recrutement s'est fait, au moins jusqu'au Xe siècle, à titre individuel: l'empereur engageait à son service des soldats, qu'il assignait à tel ou tel contingent sans tenir compte des origines nationales ou des connaissances linguistiques de chacun. Ainsi, les auteurs arabes s'étonnèrent-ils dès qu'ils virent dans les régiments des scholes «des gens de toutes langues et de toutes nations»²². Dans les traités de tactique militaire, il n'est nulle part question, avant la fin du Xe siècle, de contingents formant une unité linguistique. Seuls les membres d'un petit groupe de gardes personnels de l'empereur, de l'hétaireia, auraient normalement été recrutés au sein de peuples turcophones, les Phargans et les Chazars; mais les sources évoquant ces étrangers à l'action, nous les présentent comme parfaitement capables de soutenir une discussion simple en grec²³. Il faut imaginer qu'à l'intérieur de ces contingents, les langues «nationales» étaient encore vivantes et parlées, mais que tous les individus étaient aussi obligés d'apprendre quelques éléments de grec pour pouvoir vivre et se faire comprendre. Ces militaires de «la légion étrangère» byzantine n'ont point bénéficié d'interprètes. Les langues nationales de ces soldats avaient tendance à disparaître après une génération²⁴.

Une histoire anecdotique du milieu du IXe siècle illustre bien la façon dont ces langues, autres que le grec, pouvaient être utilisées à Constantinople. Nous sommes en 867; Basile Ier le Macédonien et ses amis viennent d'assassiner l'empereur Michel

21. Texte devenu célèbre grâce à sa traduction française par E. JEANSELME — L. OECONOMOS, publiée dans *Byzantion* 1, 1924, 325-326.

22. Poème de Mutanabbi se référant à des événements de 954 et traduit en français par M. Canard dans A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, éd. par H. GRÉGOIRE — M. CANARD, II/2, Bruxelles 1950, 333.

23. Cf. *Vita Euthymii*, éd. Patricia KARLIN-HAYTER, *Byzantion* 25-27, 1955-57, 72.

24. Et les étrangers tendaient à se «byzantiniser»; cf. J.-Cl. CHEYNET, Du prénom au patronyme: les étrangers à Byzance (Xe-XIIe siècles), *Studies in Byzantine Sigillography* 1, 1987, 57-66.

III pendant son sommeil dans un palais suburbain. Mais comment faire maintenant pour rentrer au grand palais, dont les portes sont fermées la nuit? Basile va chercher un ami d'origine iranienne, Eulogios l'Iranien, qui s'adresse dans le noir, dans sa propre langue, au chef de la garnison du palais lui aussi Iranien, lui explique l'affaire, et fait ainsi ouvrir les portes au nouvel empereur²⁵. Il est évident que c'est là une discussion que l'on avait pu tenir à haute voix, à travers la porte fermée, sans que les gardes ou qui que ce soit d'autre comprennent ce qui était dit et pussent réagir avant que le chef de la garnison n'eût pris sa décision. Autrement dit, les personnes qui comprenaient l'iranien au palais de Constantinople en 867 étaient certainement très peu nombreuses.

La situation changera passablement lorsque, dès la fin du Xe siècle, Byzance commencera à engager des régiments «ethniques» tout entiers à son service. D'abord la *druzina* russe, forte de quelques milliers d'hommes, que Basile II fera venir à Constantinople pour combattre les grandes révoltes du début de son règne, et qu'il transformera en régiment régulier de son armée par la suite; puis les régiments de toutes sortes de nationalités, Varègues, Russes, Anglais, Allemands du Nord ou du Sud, Francs, Italiens, Arabes, Géorgiens, etc.²⁶, attestés à travers l'Empire au XIe siècle et qui créeront de très grands troubles dans la deuxième moitié du siècle, quand ils seront placés sous le commandement d'un des leurs, comme Roussel de Bailleul ou Hervé Frankopoulos. Ces régiments, unilingues à l'intérieur, avaient naturellement besoin d'interprètes pour communiquer avec le reste de l'Empire. Qui faisait ces traductions? Les renseignements sont rares. Mais la découverte d'un sceau de plomb verse une petite lumière sur la question: «Seigneur aide Swain/Sven (Sfeni), patrice et interprète des Anglais (τὸν Ἰγγλί-νῳν)»²⁷. Le sceau date de la deuxième moitié du XIe siècle, après la bataille de Hastings qui marque le début de la migration massive des Anglo-saxons à Constantinople et dans l'armée impériale. L'interprète porte un nom probablement anglo-saxon, certainement pas grec; on est donc en droit de comprendre qu'il s'agit d'un Anglais qui, ayant appris le grec, était en mesure de servir d'interprète à ses compatriotes. Encore une fois, on constate que ce ne fut pas un Byzantin qui se serait appliqué à apprendre la langue d'autrui. D'ailleurs, les interprètes de la langue

25. THÉOPHANE CONTINUÉ, Bonn, 685, 838.

26. J'ai examiné ce changement dans: L'évolution de l'organisation administrative de l'empire byzantin au XIe siècle (1025–1118), *TM* 6, 1976, 144 et, plus en détail, dans: *Fiscalité et exemption fiscale à Byzance (IXe–XIIe s.)*, Athènes 1996, 264–272.

27. G. ZACOS, *Byzantine Lead Seals II*, Berne 1984, no. 706.

latine (ou vernaculaire) se font de plus en plus nombreux dans l'armée byzantine, comme l'attestent plusieurs sources, à commencer par Anne Comnène²⁸.

Mentionnons enfin les interprètes officiels au service de l'administration. Dans un État ayant les ambitions de l'Empire byzantin, et avec le degré avancé de sophistication de ses affaires étrangères, les exigences à ce niveau étaient élevées. Et, tant que l'Empire traversa une période florissante, les résultats obtenus semblent avoir été proportionnels à ces exigences. On ne peut qu'être frappé de la précision avec laquelle les noms des rapides du Dnjepr sont mentionnés dans le chapitre 9 du *De administrando imperio* de Constantin VII Porphyrogénète, avec une très claire distinction entre les noms slaves et les noms russes, c'est-à-dire scandinaves. La même précision dans la transcription et l'interprétation des noms se manifeste dans d'autres chapitres du même ouvrage. Nous ne savons pas qui étaient les auteurs de ces rapports; ce qui est certain, c'est qu'ils semblent avoir été bien au courant de ce qu'ils décrivaient et que leur préparation linguistique leur permettait de s'acquitter honorablement de leur tâche. Des personnes-ressources de cette espèce, capables d'espionner des voisins exotiques et souvent lointains, pourraient facilement venir, elles aussi, de la périphérie de l'Empire - de villes comme Cherson en Crimée, où l'on trouve maintenant des sceaux de plomb ayant appartenu à des «interprètes», sans précision de langue²⁹.

Des interprètes sont aussi attestés à Constantinople à plusieurs reprises. Ils sont appelés «hermeneutai» et sont soumis au logothète du dromos, ministre responsable de la réception des ambassadeurs étrangers. Ils portent d'habitude des dignités impériales ou ecclésiastiques et leurs noms sont le plus souvent trop banals pour permettre de tirer des conclusions sur leur origine. Lors du concile de 869, l'interprète du latin est un Damien, clerc impérial; lors de celui de 879-880, c'est un laïc, Léon, protospathaire impérial³⁰. L'interprète de l'arménien du Xe siècle est aussi un fonctionnaire permanent: un certain Théodore, mêlé à des intrigues palatines; un autre, le protospathaire Krènètès (d'origine arménienne, d'après son nom) s'est vu confier la mission délicate d'aller prendre possession du royaume arménien du Taron³¹ au nom de l'empereur. Un troisième interprète de l'arménien, le prêtre Michel, participe à une ambassade byzantine en Petite Arménie en 1171

28. ANNE COMNÈNE, *Aléxiade*, éd. REIFFERSCHEID, vol. II, 76, 94, 229.

29. Voir I. SOKOLOVA, dans *Studies in Byzantine Sigillography* 3, 1993, 104, 106, 174.

30. MANSI, XVI, 20, 27, 122, 357; XVII, 393, 468.

31. CONSTANTINE PORPHYROGENITUS, *De administrando imperio*, éd. G. MORAVSCIK - R. JENKINS, Dumbarton Oaks 1967, ch. 43, l. 41-42, 137-138, 169-170.

et y joue un rôle actif³². Un interprète de l'arabe, Manuel, travaille, peu après 913, à la chancellerie, et semble être un spécialiste des messages codés³³ –ce qui, encore une fois, rapproche le métier d'interprète officiel de celui d'espion. Un interprète de ce type au moins doit accompagner, selon le cérémonial, tout ambassadeur reçu en audience par l'empereur³⁴. Mais lorsqu'il s'agit de visiteurs de marque, accompagnés de leur propre interprète, deux hermeneutai participent aux rencontres officielles, deux interprètes qui se complètent –et se contrôlent– mutuellement: telle était la situation lorsque la princesse russe Olga visita Constantinople en 957³⁵. Même situation lors de la visite du fameux Liutprand, évêque de Crémone, en 968; il se faisait accompagner par un Grec bilingue d'Italie méridionale; lors de son séjour dans la capitale byzantine, il eut affaire à trois interprètes, appelés Euodius, Johannes, Romanus³⁶, donc trois personnages pourvus de noms byzantins très courants, et dont les origines ne peuvent pas être définies. Nous connaissons le sceau, encore inédit, d'un certain Christophorus, spatharocandidat et interprète des Bulgares, qui date des confins des Xe/XIe siècles³⁷. Il y avait donc pour chaque langue plusieurs interprètes disponibles au grand palais. Cependant, Constantinople était devenue au XIe siècle un centre tellement cosmopolite et recevait des ambassadeurs tellement exotiques qu'il n'était plus toujours possible de leur trouver un interprète³⁸.

A partir du XIe siècle, les mentions d'interprètes se font de plus en plus fréquentes à la cour byzantine, grâce surtout aux documents diplomatiques conservés dans les archives des républiques italiennes. Il s'agit d'interprètes du latin, qui participent parfois à des ambassades en Europe occidentale. Certains portent des noms peu significatifs (par exemple Léon, Isaac, Aaron); d'autres, des noms montrant clairement qu'il s'agit d'Occidentaux au service de Byzance (Gilbertus; Gerardos Alamanopoulos, c'est-à-dire fils de l'Allemand; Leon Rogerios; Deleagaskos; Cerbanus Cerbani, le vénitien³⁹). Étrangers ou non, ce sont des hommes de confiance qui semblent servir l'Empire loyalement. C'est à ce moment qu'apparaît

32. PG 133, col. 233, 236, 248.

33. THÉOPHANE CONTINUÉ, 383–384, 720.

34. CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De Caerimoniis aulae Byzantinae*, Bonn, 568.

35. *De Caerimoniis*, 597, 598.

36. *Legatio*, 359.

37. Dumbarton Oaks, sceau no. 55.1.1390.

38. W. REGEL, *Fontes Rerum Byzantinarum* I/1, Petropoli 1892, 95.

39. Ch. BRAND, An Imperial Translator at the Comnenian Court, *BSI* 59, 1998, 217–221.

le corps des diermèneutai (avec, à leur tête, le grand diermèneutès), toujours soumis au logothète du dromos, mais maintenant plus orientés vers le latin et surtout vers la correspondance latine. Ces notarioi font une apparition encore plus remarquable à partir du règne de Michel VIII Paléologue et jusqu'en 1453⁴⁰. C'est alors une époque où les mouvements des individus, des commerçants surtout, sont devenus relativement faciles et très fréquents. C'est aussi le moment où Byzance, en dépit de son attitude hautaine traditionnelle, se voit obligée de composer avec la nouvelle réalité qu'ont créée la Quatrième Croisade et l'offensive turque. A Constantinople, toutes les langues sont parlées. On nous décrit ainsi une troupe d'acrobates originaires d'Egypte: arrivés au début du XIV^e siècle après avoir traversé la Syrie, l'Arabie, la Perse, le Caucase et l'Arménie, ils se dirigeront ensuite vers l'Ouest jusqu'en Espagne⁴¹. Il y a des touristes et des guides touristiques, qu'attestent aussi au XIV^e siècle les voyageurs russes⁴². On ne s'étonnera donc pas si, lors du concile de Florence, la délégation grecque comptait parmi ses membres plusieurs interprètes, sans parler de savants qui, imitant l'exemple de Démétrios Kydonès, avaient appris le latin. Dans les nouvelles réalités, tout complexe de supériorité fondé sur la seule tradition risquait d'apparaître ridicule. Pressée entre deux grandes puissances, celle des Turcs et celle des Latins, Byzance a dû adopter de nouvelles attitudes vis-à-vis du problème linguistique. Le grec, même s'il maintenait sa position comme langue de la diplomatie en Méditerranée orientale, ne suffisait plus à assurer la bonne marche des affaires des individus; les Byzantins ont dû se rendre à l'évidence et commencer à apprendre d'autres langues, à commencer par le latin des schismatiques d'Occident; ils n'ont gardé leur attitude hautaine que dans leurs rapports avec Dieu à qui, croyaient-ils, on ne pouvait s'adresser qu'en grec –et non point en latin⁴³.

Cette esquisse de certaines attitudes byzantines à l'égard du pluralisme linguistique n'a pas tenu compte d'une particularité proprement byzantine, celle de la distance séparant le grec archaïsant, utilisé pour la littérature «de qualité», du grec démotique, parlé et utilisé dans la diplomatie et la littérature populaire. Ce sont deux

40. R. GUILLAND, Le grand interprète, *EEBΣ* 36, 1968, 17-26; cf. aussi mes remarques dans *REB* 43, 1985, 167-195.

41. NICÉPHORE GRÉGORAS, *Histoire*, Bonn I, 348-351.

42. Voir, par exemple, les réflexions d'Étienne de Novgorod à ce sujet: G. MAJESKA, *Russian Travelers to Constantinople in the Fourteenth and Fifteenth Centuries*, Washington D.C. 1984, 44-46.

43. Cf. par exemple ce qu'en dit, en plein XVe siècle, l'historien DOUKAS (éd. V. GRECU, Bucarest 1958, 325, chap. 37, 6).

formes de la même langue –et cette particularité distingue nettement le statut des deux langues «anciennes». Le rapport entre grec archaïsant et grec démotique diffère de celui que le latin entretient avec les langues vernaculaires qui en dérivent. En Europe occidentale, on apprenait aussi le latin, mais celui-ci était une langue différente de celle parlée tous les jours, une langue «étrangère». En revanche, à Byzance, la langue des savants était la même que celle de tous les jours (au moins pour les hellénophones) mais elle était passablement distante. Souvent le grec archaïsant était incompréhensible pour les gens non éduqués; c'était là, d'ailleurs, une attitude sociale délibérée, visant à séparer les instruits des autres. Pour être capable d'accéder à l'étude des textes savants, il fallait passer par l'école et recevoir un enseignement formel. Cette contrainte ne pouvait qu'affecter le lexique. Un auteur de XIIe siècle, Tzetzes, utilise le terme ἐρμηνευτής («interprète») pour désigner le professeur. Et le verbe ἐρμηνεύω qui signifiait initialement «interpréter», «expliquer», finira par prendre le sens plus populaire de «conseiller»⁴⁴. Enseignement aussi bien que conseil étaient donc à peine concevables sans qu'il y ait interprétation sinon traduction, du grec archaïsant, que les Byzantins ont toujours vénéré, et non point des autres langues, qu'ils se sont efforcés d'ignorer aussi longtemps que cela leur était possible. Le pluralisme linguistique byzantin se manifestait surtout à l'intérieur de la langue grecque et avait des connotations sociales et théoriques plutôt que pratiques.

44. Textes réunis et commentés par Φ. ΚΟΥΚΟΥΛΕΣ, *Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός* I/1, Athènes 1948, 69–70; et id., *Θεοσαλονίκης Εὐσταθίου, Τὰ Λαογραφικὰ* I, Athènes 1950, 460–461.

Νίκος Οικονομίδης, Η επισήμως «μονόγλωσση» βυζαντινή Κωνσταντινούπολη (7ος-12ος αι.)

Η ανατολική Ρωμαϊκή αυτοκρατορία ξεκίνησε με το όνειρο ενός δίγλωσσου κράτους, όπου τα Ελληνικά και τα Λατινικά θα χρησιμοποιούνταν εξίσου. Στις ανατολικές επαρχίες, όμως, η χρήση των Λατινικών υποχώρησε γρήγορα. Ωστόσο, όπως τεκμαιρεται από τις σφραγίδες, τα έγγραφα και κείμενα, όπως τα *Θαύματα του αγίου Δημητρίου*, σε ορισμένες περιοχές των Βαλκανίων και, βέβαια, στην Ιταλία, η χρήση δύο γλωσσών διατηρήθηκε. Στην ανατολική λεκάνη της Μεσογείου τα Ελληνικά χρησιμοποιούνται ευρύτατα από τη διπλωματία ως ένα είδος *lingua franca*.

Οι Βυζαντινοί δεν φαίνεται να προσπάθησαν να μάθουν ξένες γλώσσες. Οι μεταφραστές προέρχονται από την περιφέρεια, από περιοχές δίγλωσσες, όπου η δεύτερη γλώσσα μαθαινόταν στο δρόμο. Οι ελληνογλώσσοι κάτοικοι του κέντρου θεωρούσαν ότι οι άλλοι όφειλαν να γνωρίζουν την επίσημη γλώσσα της αυτοκρατορίας, δηλαδή τα Ελληνικά, εφόσον έρχονταν σ' αυτήν. Τούτο ίσχυε και για τους ξένους μισθοφόρους, οι οποίοι χρησιμοποιούσαν δικούς τους διερμηνείς, κυρίως μετά τη δημιουργία ταγμάτων που περιελάμβαναν στρατιώτες με κοινή εθνική πρέσβεια. Οι διερμηνείς της αυτοκρατορικής διοίκησης, που δρούσαν ενίστε και ως κατάσκοποι, προέρχονταν συχνά από ξένες εθνότητες. Από τον 12ο αιώνα και εξής, οπότε η Κωνσταντινούπολη απέκτησε κοσμοπολιτικό χαρακτήρα, οι ερμηνευταί της αυλής και της αυτοκρατορικής γραμματείας παίζουν όλοι και σημαντικότερο ρόλο.

Οι Βυζαντινοί λόγιοι, ζώντας σε ένα είδος μεγαλοπρεπούς απομόνωσης, ενδιαφέρονταν κυρίως για την μορφής της ελληνικής γλώσσας του παρελθόντος. Τα «αττικίζοντα» ελληνικά ήταν η γλώσσα των μορφωμένων και των υψηλόβαθμων αξιωματούχων και αυτά τους ξεχώριζαν από τους λοιπούς. Επειδή, όμως, η «γλώσσα» αυτή δεν ήταν απόλυτα κατανοητή, ο όρος ερμηνευτής κατέληξε να δηλώνει τον δάσκαλο.

Χωρίς να εγκαταλείψει την ελληνική γλώσσα, ο μορφωμένος Βυζαντινός γινόταν «πολύγλωσσος» για να υπηρετήσει κοινωνικές φιλοδοξίες και όχι πρακτικές ανάγκες.

